

CHAPITRE XV

L'ENTREVUE AVEC EMIN PACHA

(Du 25 avril au 3 mai 1888.)

Notre camp à Boundi. — Mbiassi, le chef de Kavalli. — Les greniers des Balegga. — Les chefs Katonza et Komoubi expriment leur repentir. — Les milans de Badzoué. — Un billet de Jephson. — Emin, Casati et Jephson arrivent à notre camp du Vieux Kavalli. — Descriptions d'Emin et du capitaine Casati. — Premiers entretiens avec le Pacha. — Les Soudanais du Pacha. — Nos Zanzibari. — Le vapeur *Khédive*. — Baker et les Montagnes Bleues. — Les descriptions d'Emin données par Junker et Felkin. — Voisinage de Kabba Rega. — Emin et les provinces équatoriales. — Le récit de Junker sur Emin. — Je discute avec Emin les plans de conduite. — Les plans du capitaine Casati. — Notre camp et nos approvisionnements à Nsabé. — Comment Kabba Rega avait traité Mohammed Biri et le capitaine Casati. — Mabrouki transpercé par un buffle. — Emin Pacha et les soldats. — Réponse que fait Emin à mes propositions. — Position d'Emin. — Mohammed Achmet. — L'État du Congo. — Les dépêches du *Foreign Office*.

Le 25 avril, nous quittâmes Kavalli pour camper à Boundi, à 1500 mètres d'altitude. Le village proprement dit est situé à 122 mètres plus haut, sur la crête d'un de ces chaînons de collines, aigue-verse, ou faite de partage entre les eaux qui vont aux bassins du Nil et celles qu'emporte le Congo. De ses plis occidentaux s'échappent les premiers rus qui, en se réunissant, forment l'Itouri oriental. De l'autre côté de l'étroite épine rocheuse s'élancent les cours d'eau qui vont tomber dans le lac Albert. Notre camp était situé sur la marge même du plateau, en vue d'une large portion de l'extrémité méridionale de l'Albert-Nyanza.

Mbiassi, le beau chef de Kavalli, nous accompagnait pour faire à ses hôtes les honneurs de sa tribu. Il ordonna aux gens de Boundi de livrer en hâte une plus ample contribution à notre camp; il envoya des messagers au chef du Balegga oriental, le vaillant Koumbi, que ces indomptables ennemis

de Kabba Rega considéraient comme leur « seul général » avec la demande de fournir au plus tôt des subsides à un homme qu'on pourrait déterminer un jour à punir Kabba Rega. Mbiassi, que ses gens appelaient communément Kavalli, avait en lui l'étoffe d'un diplomate.

Le 26, nous effectuâmes notre seconde descente en deux heures quarante-cinq minutes. Nous prîmes nos quartiers dans le village Balegga de Badzoué, à 701 mètres au-dessous du camp de Boundi. Les habitants avaient détalé, mais Kavalli, sur le domaine duquel nous nous trouvions, prit sous sa responsabilité de puiser dans les greniers des rations pour cinq jours, et les distribua à notre monde.

Katonza, le chef qui, le 14 décembre, avait refusé nos présents et l'offre de notre amitié, qui le 16 avait envoyé des gens jeter des flèches dans notre camp et avait assassiné nos deux malades, m'expédia des messagers pour me dire qu'il « se mourait » du désir de me voir. Ayant entendu que Mazamboni, Gavira, Kavalli et plusieurs autres étaient comme le gant et la main avec les étrangers qui lui avaient si humblement demandé un verre d'eau, il se dépêchait de faire réparation, comme fit en son temps Simhi, le Benjamite, auprès de David vainqueur d'Absalon. Je n'avais pas eu le temps de répondre que déjà le redoutable Koumbi, « l'unique général », descendait des monts Balegga avec une vache blanche, quelques chèvres, des paquets de patates douces et plusieurs Calebasses de forte bière. Le même Koumbi, qui, le 13 décembre, avec l'aide de ses obstinés compagnons, s'était acharné contre notre arrière-garde et avait tenté une attaque de nuit, venait maintenant exprimer son sincère repentir de nous avoir confondus avec les bandits de Kabba Réga; il remettait son pays entre mes mains, et sa vie, si j'en voulais. Avec ce chef audacieux je liai amitié sans longue hésitation, et nous ne nous séparâmes qu'après une entrevue prolongée. A Katonza je répondis que nous délibérerions sur son message.

Je reprends le journal :

27 avril. — Halte à Badzoué. Les milans sont très hardis dans le voisinage. Voyant leur audace, nous nous amusons à mettre des morceaux de viande sur le toit d'une pailote, à portée de bras. Un homme se tient auprès. Chaque fois l'oiseau réussit à emporter la viande; il volette, tournoie autour de la

pièce, devine quand l'attention se relâche, saute brusquement sur sa proie, l'accroche ; il est déjà loin avant que la main ait pu le saisir.

Notre chasseur Trois-Heures rapporte les quartiers d'un beau coudou qu'il a tiré.

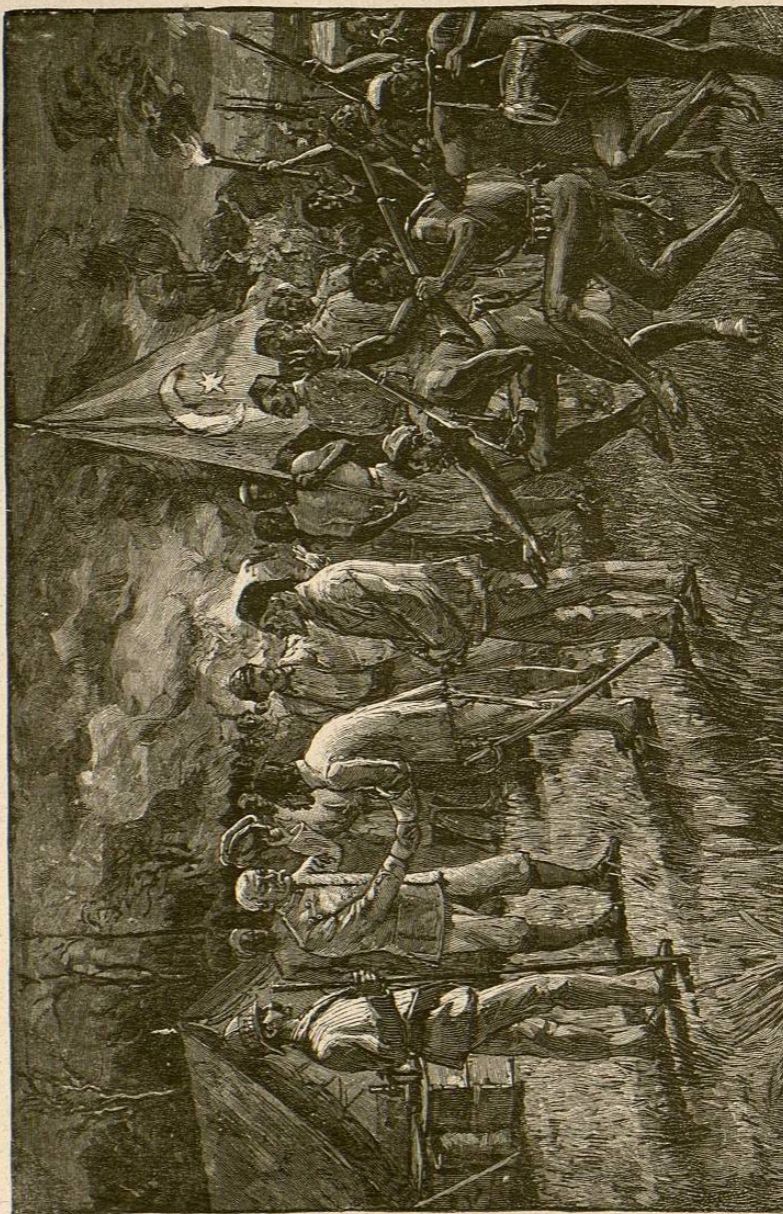
28 avril. — Ouadi Mabrouki, un autre chasseur, sorti ce matin pour en faire autant que Trois-Heures, est rentré cet après-midi avec ses compagnons qui rapportaient trois antilopes nagor.

29 avril. — A 8 heures du matin, nous allions nous mettre en marche vers le lac, quand un guide apparut avec une note de Jephson, datée du 25 ; il était arrivé sans accident à Msoua, une station d'Emin, et des messagers avaient été dépêchés par le commandant Choukri Agha, pour annoncer au Pacha notre arrivée au lac. Un panier d'oignons, présent de Choukri Agha accompagnait le billet.

Départ à 9 heures. Deux heures après, nous campions à 400 mètres de la rive, non loin du bivouac occupé le 16 décembre et sur le site du vieux Kavalli, que nous a indiqué le chef. Nous avons cinq jours de rations par devers nous : la plaine abonde en gibier et pourra nous fournir de viande.

De la porte de ma tente, à 4 heures de l'après-midi, je vois un objet noir apparaître au nord-est, sur l'horizon du lac. C'est peut-être un canot indigène ; peut-être même notre *Avance*. Ma longue-vue me révèle des dimensions très supérieures à celles d'une petite embarcation, puis un noir jet de fumée montre qu'il s'agit d'un vapeur. Une heure plus tard, nous distinguons deux bateaux qu'il remorque, et à 6 h. 50, le navire jette l'ancre dans la crique de Nyamsassi, sur la rive de l'île qui porte ce nom. Quantité de nos gens étaient sur la plage du lac, déchargeant leurs mousquets et faisant des signaux ; mais quoique nous fussions seulement à 5 kilomètres de l'île, personne ne semblait nous remarquer.

De rapides messagers qui furent envoyés le long du rivage pour indiquer notre présence aux hommes du bord, firent parler la poudre avec tant de zèle que les Soudanais leur tirèrent dessus, se figurant que des gens d'allure si désordonnée devaient appartenir à Kabba Réga. Néanmoins il y eut plus de bruit que de mal : les matelots reconnurent les camarades, devinèrent les amis, et un canot nous amena les visiteurs. A 8 heures, au milieu de l'allégresse générale, et après plusieurs salves de



Première entrevue avec Emin et Casati.

notre artillerie, Emin Pacha entra dans notre camp, accompagné par M. Jephson, le capitaine Casati et un autre officier. Je leur serrai la main à tous, et demandai lequel était Emin Pacha. Alors un homme mince et assez petit, portant lunettes, attira mon attention par ces paroles prononcées en excellent anglais :

« Je vous dois mille remerciements, monsieur Stanley, et je ne sais vraiment comment vous exprimer toute ma reconnaissance.

— Ah ! vous êtes Emin Pacha ? Ne parlez pas de remerciements, mais venez, asseyez-vous. Il fait si sombre ici que l'on ne peut pas se voir. »

Nous prîmes place à la porte de la tente. Une bougie éclairait la scène. Je m'étais attendu à voir un personnage à tournure martiale, grand et mince, en uniforme égyptien tout râpé, et je me trouvais en face d'un homme maigriot, coiffé d'un fez, fort bien soigné, le linge éclatant de blancheur, parfaitement repassé et d'une coupe irréprochable. Une barbe noire encore, mais grisonnante par places, encadrait un visage de type magyar, auquel des lunettes ajoutaient quelque chose qui pouvait rappeler un Espagnol ou un Italien. Ce visage ne montrait aucune trace de maladie ou d'anxiété ; tout au contraire, il indiquait un corps prospère et un esprit tranquille. Tout à côté, le capitaine Casati, quoique plus jeune d'années, semblait décharné, anxieux, dévoré de soucis, vieux avant le temps. Lui aussi portait des vêtements excessivement propres et le fez égyptien.

Un court résumé de nos incidents de voyage, des événements survenus en Europe, des affaires dans les provinces équatoriales et de notre situation personnelle prit presque deux heures, après lesquelles, pour fêter l'heureuse rencontre, nous bûmes à la santé d'Emin Pacha¹ et du capitaine Casati cinq bouteilles de champagne, présent de mon ami Greshoff, de Stanley-pool. On les reconduisit avec leur suite jusqu'au canot, qui les ramena au vapeur.

30 avril. — Conduit l'expédition à Nsabé, un bel endroit sec et herbeux, à 50 mètres du lac, et à 5 kilomètres environ de l'île Nyamsassi. A la hauteur de l'endroit où mouillait le *Khédive*, nous rencontrons un détachement de Soudanais du Pacha, alignés sur la berge, et qui nous saluent en musique.

1. Qu'on se rappelle, en lisant ces lignes de mon journal, que, trente-cinq jours auparavant, le Pacha avait écrit à l'éditeur des *Mitteilungen* de Petermann une lettre se terminant par ces mots : « Si M. Stanley n'arrive vite, nous sommes perdus ! »

Emin avait revêtu l'uniforme; il a moins l'air d'un civil qu'hier soir.

A côté de ces soldats à belle tenue, nos Zanzibari à moitié nus ressemblaient à une troupe de mendiants. Mais je n'ai pas lieu d'en être honteux. Bien qu'ils ne payent pas de mine, ils nous ont fait triompher de difficultés sans nombre; ils ne sont pas dressés à la manœuvre, ils ne sauraient prendre une attitude martiale, et cependant les plus forts des Soudanais qu'ils avaient en face ne leur eussent été qu'à la cheville pour accomplir une œuvre comme la nôtre.

Après la petite cérémonie officielle, je fais la remise au Pacha des 51 caisses de munitions, et je monte sur le steamer, où je déjeune d'un gâteau de millet frit dans de la mélasse et d'un verre de lait frais.

Le steamer s'appelle le *Khédive*. Construit, en 1869, par Samuda frères, il a 27 mètres de long, sur 5 à 6 mètres de large, et 150 centimètres de tirant. En dépit de sa lenteur et quoiqu'il coure sur ses vingt ans, il rend encore de bons services. Les œuvres supérieures ont assez bonne mine, mais, sous la ligne de flottaison, paraît-il, ce ne sont que pièces et morceaux.

Outre le Pacha, se trouvaient à bord Casati, Vita Hassan, pharmacien de Tunis, quelques employés égyptiens, un lieutenant de l'armée, une quarantaine de soldats soudanais et un équipage très convenable. Parfois, en mes moments d'absence, quand des sons familiers frappaient mon oreille, je me croyais en vue d'Alexandrie ou sur le bas Congo; mais en levant les yeux et en regardant autour de moi, il ne m'était plus possible de douter que je ne fusse sur le lac Albert. Nous avançons lentement vers le nord. A 2,5 kilomètres du rivage se dresse, à droite, la masse imposante de l'Ounyoro, et à notre gauche la muraille du non moins formidable plateau dont nous connaissons si bien les montées et les descentes. La nuance d'azur très foncé que revêt l'Ounyoro me fait comprendre pourquoi Baker donna le nom de Montagnes Bleues à la paroi de notre massif: si nous longions la rive opposée, la vapeur chaude nous la ferait aussi apparaître en bleu. Après avoir laissé l'île Nyamsassi par l'arrière, nous voyons la falaise rocheuse humectée par le torrent que nous avons traversé la veille, resplendir au soleil comme un miroir et prendre l'aspect d'une

nappe d'eau retombante. D'où le nom de cascade que lui a donné Baker, qui regardait de l'est.

Le Dr Junker et le Dr Felkin — tout particulièrement dans le *Graphic*, numéros de janvier 1887 — m'avaient montré le Pacha sous l'apparence d'un homme grand, nerveux, haut de six pieds ou environ. En réalité, il n'a pas plus de 160 centimètres. Il a quarante-huit ans, mais semble moins âgé; sa barbe est encore remarquablement noire; il a l'activité d'un homme de trente à trente-cinq ans.

Emin me dit avoir visité le Monbottou. Pas plus que Schweinfurth, Casati, Piaggia et Junker, il n'a pris de relevements astronomiques; il ne consultait que la boussole. Il s'est occupé surtout de la météorologie locale, avec le soin qu'on pouvait attendre d'un esprit aussi méthodique.

Vers midi nous jetions l'ancre près de Nsabé, et j'atterris pour activer les hommes en train de se construire un campement respectable, tel qu'il faut pour un séjour prolongé dans un pays qu'on peut appeler dangereux, vu le voisinage de Kabba Réga. Ce roi ayant jeté le gant à Emin se prétendait assez fort pour nous tenir tête avec ses 1500 fusils. D'un autre côté, les razzieurs ouaganda, alléchés par l'espoir du butin, pouvaient tenter de nous faire visite.

Dans la soirée, le Pacha vint me voir et j'ai eu avec lui une conversation prolongée, mais il ne m'a pas été possible de deviner ses intentions. Je lui ai remis son courrier, le « Haut Commandement » du Khédive et la lettre de Nubar.

Je m'étais figuré qu'au bout d'une quinzaine nous marcherions tous au plateau, occuperions un endroit convenable dans l'Oundoussouma, où, après avoir tout fait pour installer notre monde en sécurité et confort, j'aurais couru vers l'arrière-colonne; celle-ci une fois ralliée, nous aurions pris la route du Zanzibar. Mais le Pacha m'inquiète. Quand je lui parle du retour par la mer, il a une manière de taper sur son genou et de sourire, comme s'il disait: « Nous verrons, nous verrons! » Il lui en coûte évidemment de quitter un pays où il était vice-roi.

Je lui ai exposé assez au long les raisons qui portaient l'Égypte à abandonner ses provinces équatoriales. « Je vois clairement la difficulté de l'Égypte à garder ces provinces, a-t-il répliqué, mais je ne vois pas aussi clairement que j'aie à m'en aller. Le Khédive me mande que mon traitement, celui